

## Brunetière au Québec

Antoine Compagnon

Volume 32, Number 3, Fall 1996

Québec, une autre fin de siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036040ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036040ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Compagnon, A. (1996). Brunetière au Québec. *Études françaises*, 32(3), 115–126.  
<https://doi.org/10.7202/036040ar>

### Article abstract

Brunetière séjourna à Montréal et à Québec en 1897. Les lettres adressées au critique par ses hôtes canadiens révèlent les obstacles qu'il fallut lever pour le faire venir : méfiance du clergé, rivalité entre anglophones et francophones, entre Montréal et Québec. Sa visite constitue néanmoins une date dans les échanges culturels avec la France.

# Brunetière au Québec

ANTOINE COMPAGNON

Au printemps de 1897, juste avant l'explosion de l'affaire Dreyfus, Ferdinand Brunetière, le critique français le plus éminent de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, académicien, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, séjourna pendant sept semaines aux États-Unis et au Canada. Débarquant à New York le 22 mars 1897, il prit dès le lendemain le train pour Baltimore, où il avait été invité à donner à l'Université Johns Hopkins une série de neuf conférences sur la poésie française, dans le cadre de la *Percy Turnbull Memorial Lectureship of Poetry*. Il se rendit ensuite à Boston, où il prit la parole à Harvard, puis il revint à New York, pour cinq conférences sur la littérature française contemporaine à Columbia. On l'entendit également à Bryn Mawr College et à Yale. Ce voyage fut un triomphe : plusieurs centaines de personnes suivirent ses leçons à Baltimore et jusqu'à quinze cents à New York<sup>1</sup>. Au retour, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* le début de ses impressions de voyage : « Dans l'Est américain. — New York. — Baltimore. — Bryn Mawr » (1<sup>er</sup> novembre 1897). Le professeur A. M. Elliott, de Johns Hopkins, qui logea chez Brunetière à Paris en juillet 1897, lut le manuscrit de cet article et fut mis au courant des deux autres en projet : « [...] le second traitera de l'éducation des femmes aux États-Unis; le troisième portera sur le Canada et les questions catholiques posées aujourd'hui au Nouveau Monde. [...] Les trois articles,

1. Sur cette tournée aux États-Unis, voir A. Compagnon, « Zola à Columbia », in *Mimesis et semiosis. Littérature et réalité. Miscellanées offertes à Henri Mitterand*, éd. Philippe Hamon et Jean-Pierre Leduc-Adine, Paris, Nathan, 1992, p. 561-578.

qui seront publiés en octobre et novembre, seront ensuite réunis dans un livre<sup>2</sup>. » Mais l'actualité politique française dut aussitôt distraire Brunetière de la mise au net de ses notes. Il revint plus tard sur « Le catholicisme aux États-Unis » dans la *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> novembre 1898), mais pas sur le Canada.

De New York, Brunetière écrivait, le 27 avril, après deux des cinq conférences à Columbia : « [...] j'ai fait hier *ma 20<sup>e</sup> Conférence* — je dis bien la 20<sup>e</sup>, puisque je m'étais imposé de ne pas en répéter une seule —, et n'en ayant plus que cinq, dont deux au Canada<sup>3</sup>. » Sa dernière performance new-yorkaise eut lieu le vendredi 30 avril; il parla de Zola, ou plutôt contre Zola : ce fut le clou de sa tournée. Le lendemain, samedi 1<sup>er</sup> mai, toujours accompagné de Mme Brunetière et de Mme Blanc, romancière, traductrice et américaniste connue sous le pseudonyme de Thérèse Bentzon, il quittait New York pour Montréal et Québec, où il devait passer une petite semaine. Comme le montrent quelques lettres reçues par Brunetière et conservées à la Bibliothèque Nationale de France, cette visite fut bien plus laborieuse à mettre sur pied que sa tournée aux États-Unis, en raison de l'intransigeance du clergé local, de la méfiance des Canadiens français envers leurs concitoyens anglophones, enfin de la rivalité entre les villes de Montréal et de Québec : ces données canadiennes sont en général connues, mais cette correspondance les donne à voir de façon merveilleuse.

Brunetière était officiellement invité par l'abbé L. Colin, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Montréal. Deux lettres de cet abbé restent très discrètes sur les obstacles qu'il a fallu lever, mais elles sont tardives. L'abbé Colin écrit à Brunetière, le 18 mars, une lettre qui lui sera remise à son arrivée à New York :

Monsieur,

L'un de mes confrères de Paris, monsieur Monier, m'a écrit, à la suite de son entrevue avec vous, les dispositions bienveillantes où vous étiez envers notre Université Laval à Montréal. Je m'unis avec confiance à ses professeurs pour vous dire humblement combien nous serons heureux et honorés de recevoir votre visite.

Nous aimerons à entendre votre parole tant appréciée en France, même dans les rangs de l'épiscopat. La ville de

2. Lettre du 27 juillet 1897 à D. C. Gilman, Johns Hopkins University, Milton S. Eisenhower Library, Special Collections, Ms. 1.

3. « Lettres de F. Brunetière et E.-M. de Vogüé, 1892-1906 », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1924, p. 779-780.

Montréal, particulièrement parisienne par ses premiers bien-fauteurs et tout le Canada français se réjouiront de vous posséder. Monsieur le Consul général Kleczkowski dont le nom ne vous est pas inconnu et le pauvre supérieur de Saint-Sulpice, qui vous trace ces lignes, feront ce qui dépendra d'eux pour vous rendre votre séjour parmi nous aussi agréable et aussi utile que possible. Ce jeune pays, fruit du beau siècle qui a votre admiration, ne sera pas j'ose le croire, sans intérêt pour vous<sup>4</sup>.

C'est vraisemblablement Saint-Sulpice qui paie, et aussi qui autorise, comme les allusions à l'épiscopat français le suggèrent : on s'est évidemment renseigné sur le conférencier pressenti auprès de la hiérarchie parisienne. Brunetière, longtemps agnostique, s'est rapproché de l'Église depuis les encycliques progressistes de Léon XIII en 1891 et 1892. Le pape l'a reçu en novembre 1894. Le critique a publié «Après une visite au Vatican» dans la *Revue des Deux Mondes* en janvier 1895, mais ce n'est pas avant 1900 qu'il proclamera publiquement sa foi.

L'abbé Colin reprend la plume le 13 avril dans une lettre qu'il a dû de nouveau adresser à Brunetière à New York :

Monsieur,

Je ne saurais vous dire combien je vous suis obligé de ce que vous daignez faire pour notre université à Montréal. Il va de soi que nous acceptons votre programme avec une entière déférence, non sans désirer de vous entendre encore après votre conférence du 3 mai, quand vous aurez jugé vous-même des dispositions de votre auditoire. Bossuet comme orateur sera, ce me semble, le sujet le plus intéressant pour nous, d'autant plus que les idées philosophiques ne sont pas étrangères aux discours de ce grand génie.

Laissez-moi vous ajouter, cher Monsieur, que nos professeurs universitaires et toute notre population canadienne française se feront une fête de vous posséder au moins pendant quelques jours, et que, après m'être séparé de la France depuis 35 ans, j'en éprouverai personnellement la joie la plus sensible.

Oserai-je vous prier de nous faire savoir par un télégramme le jour et l'heure de votre arrivée à Montréal<sup>5</sup>.

Brunetière parlera de «Bossuet orateur» mais, visiblement, on en aurait voulu davantage, on aurait souhaité plus d'une conférence à Montréal : c'est le premier indice d'une difficulté.

4. N.a.fr. 25035, f<sup>o</sup> 328r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

5. N.a.fr. 25035, f<sup>o</sup> 329r<sup>o</sup>-330r<sup>o</sup>.

Ce que l'abbé Colin dissimule soigneusement, c'est que les premières manœuvres d'approche visant à faire venir Brunetière à Montréal n'ont été le fait ni des francophones ni des catholiques, qui se sont imposés ensuite par la force. Brunetière a d'abord reçu une lettre du comte G. des Étangs, qui se présente comme « le seul professeur de littérature française » à Montréal, datée du 28 décembre 1896, donc bien antérieure, l'invitant à l'Université McGill, chez les anglophones et les protestants :

Monsieur,

Votre visite à Philadelphie<sup>6</sup> nous est annoncée pour le printemps prochain. Et la Nouvelle France, prise de légitime jalousie à l'égard de la République voisine, cherche un moyen de séduction assez puissant pour vous déterminer à faire une halte dans sa métropole. Vous n'y trouverez pas les célébrités tapageuses des États-Unis. Mais, en revanche, vous y rencontrerez des esprits éveillés, actifs, passionnés même pour l'art, et plus, pour l'art français dont vous êtes un des champions les plus admirés.

Seul professeur de Littérature française ici, les Dames, tant anglaises que françaises, suivant mon cours (une centaine environ), m'ont chargé de les renseigner sur ce qui vous serait agréable, quant à la forme et quant aux conditions de l'invitation qu'elles désirent vous adresser.

Vous voudrez bien pardonner l'*incorection* de cette lettre qui n'est point une requête officielle, mais seulement une introduction « ex abrupto ». J'ai trouvé trop longues dans les circonstances actuelles, les formalités de présentation régulière. Et, d'autre part, avant que j'aie pu joindre M. Bourget ou même M. Wallon, il est probable que vous seriez rentré à Paris. Dans l'espoir donc que vous m'absoudrez sans trop de difficulté et que rien ne s'opposera à la réalisation de nos vœux, je vous en prie, permettez-moi de vous offrir l'hommage<sup>7</sup> [...].

Brunetière n'a pas vu le traquenard et sa réponse a certainement été favorable, puisque le comte des Étangs lui écrit de nouveau le 15 février 1897 pour conclure l'affaire :

Monsieur et illustre maître,

Je veux vous remercier tout d'abord du bon espoir que vous nous donnez dans votre lettre du 25 janvier, arrivée ici la semaine dernière. Comme suite à cette lettre, j'ai l'honneur de vous adresser deux requêtes : l'une des Dames patronnesses

6. En fait Baltimore.

7. N.a.fr. 25038, f<sup>o</sup> 54-54bis. Le comte des Étangs donne son adresse : 132, Peel street. La lettre porte, de la main de Brunetière, la mention « Rép. 23 janvier ».

des Conférences Saint-Georges — l'autre de l'Université McGill dans les luxueux édifices de laquelle ces Dames se proposent de vous recevoir.

L'Université McGill est une des plus florissantes de l'Amérique du Nord, essentiellement anglaise et protestante. Plusieurs de nos compatriotes y enseignent, notamment les langues orientales et la philosophie. Au reste, on y est très tolérant et très bien disposé pour les Français, même canadiens. Le principal, dont la lettre est ci-jointe, est anglais, venu d'Angleterre depuis deux ans et docteur ès lettres.

Vous pouvez être assuré de trouver dans ce monde un accueil tel que vous pouvez le souhaiter, et vous pouvez aussi être bien certain de faire, en venant ici, un acte de patriotisme vraiment efficace. Bientôt, j'espère, il vous sera possible de nous fixer sur votre détermination ; et, confiant dans une heureuse réalisation de nos vœux, je vous prie [...].

Tout semblait aller pour le mieux. Brunetière avait été sollicité par l'Université McGill ; il était disposé à s'y rendre. Un post-scriptum du comte des Étangs signale pourtant un développement qui ne lui semble pas compromettant pour le projet, ou dont il sous-estime, ou dissimule, le danger :

P.-S. Au moment de clore ma lettre, j'apprends que l'Université Laval, ecclésiastique et canadienne française, va, de son côté, se préparer à vous recevoir en grande pompe, ici et à Québec, son quartier général. C'est M. Colin, Supérieur général de Saint-Sulpice, qui vient de me dire cela. Tout sera donc complet et vous pourrez voir sous ses deux faces l'œuvre des colons français depuis leur séparation de la mère Patrie<sup>8</sup>.

Il y a donc une université « essentiellement anglaise et protestante » et « des plus florissantes », mais aussi une université « ecclésiastique et canadienne française » où règne une « grande pompe ». Mais peut-on vraiment voir le Canada au « complet », « sous ses deux faces » ? Le comte des Étangs s' imagine — ou feint de croire — que Brunetière pourra se rendre des deux côtés.

Or, le lendemain même de la rédaction de cette lettre, le 16 février 1897, le consul général de France au Canada, A. de Kleczkowski, écrit à son tour à Brunetière, sur papier à en-tête du Consulat général de France dans la Puissance du Canada, pour le mettre en garde.

Si ce diplomate intervient, c'est que la situation est grave, qu'un malentendu doit être corrigé. Il y va des intérêts supérieurs des relations franco-canadiennes :

8. N.a.fr. 25038, f° 55-57.

Vous aurez sans doute appris déjà, qu'à l'occasion de votre prochain voyage en Amérique, le Recteur et les Doyens de Facultés de l'Université Laval, à Montréal, se proposaient de vous prier de les venir visiter et d'offrir aux étudiants et aux amis de l'établissement, l'agrément d'une de vos conférences.

Je me suis associé cordialement aux intentions dont j'ai eu la confiance, et je fais des vœux pour qu'il vous soit possible d'accepter l'invitation, déjà décidée en principe, et dont la confirmation écrite vous parviendra soit à Paris, soit à Washington.

Si vous consentez à vous rendre au Canada comme l'hôte de l'Université Laval, votre visite sera d'un excellent effet, tant au point de vue français, qu'au point de vue canadien. Nous avons si fort à faire pour déraciner les préjugés trop répandus ici à l'égard de la France contemporaine! Et d'autre part, le clergé canadien est, en général, animé de sentiments si exclusifs que je regarderai comme une sorte de victoire la décision qui permettra qu'un écrivain français éminent, mais considéré comme étant en dehors de l'orthodoxie catholique, soit reçu et fêté par l'Université Laval.

Cette université est canadienne, catholique, et d'enseignement uniquement français.

J'insiste sur cette triple qualification parce que je sais qu'un de nos compatriotes, M. des Étangs, en vue d'intérêts un peu étroits et trop personnels, cherche à provoquer, de la part de l'université protestante et anglaise de McGill, une invitation concurrente. Comme, à distance, choisir pourrait sembler embarrassant, j'ai pris la liberté de vous faire connaître ma manière de voir sur ce point, étant assuré de rencontrer, auprès de vous, cette indulgence qui n'est jamais refusée aux opinions sincères et désintéressées par les esprits capables de tout comprendre.

Il va sans dire que si vous venez à Montréal, votre programme comprendra tout naturellement une visite à l'Université McGill; mais celle-ci, si je puis m'exprimer ainsi, n'arriverait qu'en rang subsidiaire, l'autre université, bien moins florissante mais bien plus française, ne devant pas cesser d'occuper la première place dans vos préoccupations aussi bien que dans nos attentions.

Enfin, Monsieur, comme ma plume s'enhardit, en raison même de la franchise avec laquelle je me suis permis de vous écrire, j'exprimerai, en terminant, un autre désir, c'est que vous soyez assez aimable pour accepter l'hospitalité de ma modeste maison, pendant le temps que durera votre séjour à Montréal. Célibataire (hélas) — j'ai bien des chambres vacantes dans mon habitation<sup>9</sup> [...].

9. N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 345r<sup>o</sup>-346v<sup>o</sup>. Le consul indique son adresse : 20, rue Sainte-Famille.

À ce stade, l'invitation de l'Université Laval paraît bien moins avancée que celle de McGill, car on se méfie des émissaires de la République anticléricale. Le catholicisme de Brunetière n'est pas orthodoxe — il soutient l'Église uniquement comme rempart moral contre le matérialisme moderne et la dégradation de la morale sociale —, mais le consul imagine un coup. Il demande assez clairement à Brunetière de renoncer à se produire à McGill. Sa lettre suivante, datée du 19 mars, remercie l'écrivain, qui lui a répondu dans une lettre datée du 4 mars; il lui adresse «un salut de bienvenue au moment où [il va] mettre le pied sur la terre d'Amérique<sup>10</sup>» :

L'invitation, qui doit vous être adressée au nom de l'Université Laval<sup>11</sup>, vous sera remise avant même que vous n'ayez quitté le pont de la «Champagne», dont mon ami le Commandant Poirot, n'aura pas manqué de vous rendre le séjour aussi agréable que possible<sup>12</sup>!

Tout semble à présent réglé pour de bon et il reste simplement à choisir une date.

C'était compter sans les complexités canadiennes. Dans une lettre du 5 avril, répondant à une lettre de Brunetière du 2, Kleczkowski est contraint d'aplanir les nouvelles et nombreuses difficultés qui rendent de nouveau la visite des plus problématiques. Brunetière semble n'avoir pas pris assez au sérieux la première mise en garde du consul :

Voici donc les suggestions que je me permets de vous communiquer :

1° Décliner l'invitation de McGill, en invoquant le peu de temps dont vous disposez. «Ne pouvant répondre aux deux universités, on ne se méprendra pas sur le sentiment qui vous a conduit à donner la préférence à la seule université de langue française qui existe en Amérique. Vous connaissez du reste la grande renommée, la richesse, la valeur scientifique de l'Université McGill et, etc. Vous aurez le plus grand plaisir à la visiter en détail, et à entrer en relations avec les professeurs distingués qui assurent la prospérité de son enseignement, etc., etc.»

Ce refus ne causera ni surprise ni mécontentement. L'invitation de McGill a eu, je crois pouvoir l'affirmer, un caractère artificiel. Je vous expliquerai pourquoi de vive voix. Pour le moment, je suis obligé de vous prier de me croire sur parole.

10. N.a.fr. 25041, f° 347r°.

11. Il s'agit vraisemblablement de la lettre du 18 mars de l'abbé Colin, citée plus haut.

12. N.a.fr. 25041, f° 347v°.

Le « Principal » et les professeurs de McGill seront d'ailleurs invités aux conférences qui seront faites par vous à Laval<sup>13</sup>.

Ainsi le diplomate va jusqu'à dicter à Brunetière les termes de la lettre de refus qu'il lui demande d'adresser à McGill! Mais ce n'est pas tout. Entre-temps est venue une invitation de Québec, et il faut maintenant arbitrer entre Montréal et Québec sans vexer personne :

2° Il y aura lieu de commencer par Montréal. En même temps de grands ménagements devront être gardés pour faire connaître cette décision à l'université de Québec. Des considérations d'itinéraire devront être seules invoquées. « Autrement vous auriez été heureux de commencer par Québec, la plus ancienne et la plus intéressante des villes du Canada français, la plus glorieuse par la place qu'elle occupe dans l'histoire, etc., etc. »

Vous devinez que les deux villes et les deux universités sont jalouses l'une de l'autre!

3° Cette dernière considération m'amène à exprimer le vœu que si vous faites 2 conférences à Montréal, vous puissiez en faire 2 à Québec.

La chose ne me paraît pas trop difficile à arranger.

Si vous arrivez à Montréal le 2 mai, comme vous en annoncez l'intention, vos conférences pourraient avoir lieu le lundi 3 et le mardi 4 — le soir probablement. Le 5 au matin vous vous mettriez en route pour Québec où je me ferai un plaisir de vous accompagner. Le 5 au soir, et le 6, vous seriez libre d'entretenir les Québecquois, et, en partant soit le 6 à 18 h 1/2 du soir, soit le 7 dans la matinée, vous arriveriez facilement en temps voulu pour vous embarquer à destination du Havre le samedi 8 mai.

Ce programme vous paraîtra peut-être bien surchargé! Si vous croyez devoir le réduire, souvenez-vous que Québec ne vous pardonnerait pas d'être servie moins libéralement que Montréal, et inversement, Montréal ne se consolerait pas d'être moins bien traitée que Québec!

Petites jalousies, petites rivalités. Le pays en est rempli. Nous devons aimer quand même ce petit peuple canadien français, et montrer que nous lui savons gré d'avoir conservé, à travers tout, notre langue française, dans un coin de l'immense Amérique<sup>14</sup>.

Voilà une vision bien paternaliste du Canada. Mettons que le souci de la langue française dont témoigne ce diplomate

13. N.a.fr. 25041, f° 349r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

14. N.a.fr. 25041, f° 349v<sup>o</sup>-350v<sup>o</sup>.

soit une circonstance atténuante. La lettre se poursuit par une cascade de post-scriptums afin de désamorcer tous les pièges que Brunetière va trouver sous ses pas au Canada :

— Il va sans dire que tout en appréciant pleinement l'honneur que vous lui faites d'accepter son invitation, l'Université Laval de Montréal entend que cette amabilité de votre part n'entraîne aucune charge pour vos finances. J'ai l'assurance qu'une somme de 200 dollars (peut-être davantage) sera réservée pour couvrir vos dépenses de voyage et d'hôtel. C'est trop naturel ! Et l'université n'en restera pas moins votre obligée, ainsi qu'il convient qu'elle le soit.

— Les deux Universités de Québec et de Montréal portent toutes deux le nom de Laval (Mgr de Montmorency Laval, premier évêque de Québec). La seconde est fille de l'autre, mais se considérant comme tout à fait majeure, elle entend être traitée sur un pied d'égalité et elle ne supporte qu'à contrecœur la dépendance nominale dont elle n'a pu s'affranchir encore. L'Université de Québec ne peut plus guère se prévaloir d'autre chose que de son ancienneté. Le « nombre » et par conséquent la vraie force est à Montréal<sup>15</sup>.

Enfin il suggère des sujets :

Bossuet, en prose, Lamartine, pour la poésie, sont des noms magiques au Canada. Tout autre sujet d'ailleurs — traité par vous — sera également bien accueilli; des considérations générales sur la langue française par exemple ou sur l'idée de patrie, ou sur l'idéalisme<sup>16</sup>.

Un autre que Brunetière aurait tiré sa révérence depuis longtemps. Mais une lettre de Kleczkowski du 13 avril nous apprend que, plutôt que d'ajouter une conférence à Québec, Brunetière a choisi d'en supprimer une à Montréal, et la conférence de Montréal aura lieu le 3 mai :

M. l'abbé Colin a dû vous écrire aujourd'hui<sup>17</sup>. À cette occasion, je tiens à dissiper une erreur ou plutôt un doute que l'insuffisance de mes explications a pu faire naître dans votre esprit. Ce vénérable abbé est tout à fait étranger aux petites rivalités qui existent entre les deux Universités de Laval à Québec et à Montréal; il les subit et est obligé d'en tenir compte d'autant plus qu'il n'est pas Canadien, mais Français. [...]

La Société de Saint-Sulpice, seigneur autrefois de l'île de Montréal, y possède encore des biens considérables dont les

15. N.a.fr. 25041, f° 351r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

16. N.a.fr. 25041, f° 352r<sup>o</sup>.

17. Voir la lettre de l'abbé Colin du même jour.

revenus doivent être dépensés exclusivement au Canada. C'est ainsi que l'abbé Colin a été amené à contribuer très largement aux frais de construction du nouvel édifice universitaire que vous connaîtrez bientôt. Il porte d'ailleurs un intérêt de cœur au développement de cette institution pour laquelle il est toujours prêt à faire des sacrifices<sup>18</sup>.

Ainsi, tous les correspondants de Brunetière pour la préparation de cette visite étaient des Français de France : le comte des Étangs de McGill, le consul de Kleczkowski, et l'abbé Colin de Saint-Sulpice !

Malgré toutes les embûches, les conférences de Brunetière furent des succès. Arrivé à Montréal le 2 mai, il dîna chez le consul mais logea à l'hôtel avec sa femme et Mme Blanc. À Québec, il logea au Château Frontenac, comme en témoigne le sommaire de sa conférence sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, rédigé sur du papier à lettres à en-tête du «Chateau Frontenac Company<sup>19</sup>». Qui voudrait en savoir plus n'aurait qu'à consulter la presse locale mais une dernière lettre de Kleczkowski, datée du 4 juin, mérite d'être citée, car elle fait le bilan de la visite de Brunetière au Québec :

Votre passage à Montréal a fait un bien immense à tous les points de vue. Chaque jour, pour ainsi dire, j'ai l'occasion d'en recueillir des preuves nouvelles. Vous avez travaillé, de la manière la plus heureuse et la plus efficace, à donner de la France une opinion meilleure, et de cela personnellement je ne saurais jamais assez vous remercier. Votre éloquence a plus fait en deux jours que les efforts de ma bonne volonté en trois ans. J'écris ces choses comme je les pense [...].

— Je n'aurais pas donné ma veillée (soirée) pour dix dollars me disait l'autre jour un marchand de musique qui avait assisté à votre conférence triomphale du 3 mai !

Quant à l'abbé Colin, il est si content de ce que vous avez fait qu'il ne peut plus parler d'autre chose. Vous aurez été sa dernière passion<sup>20</sup>.

Certes, le litige entre Montréal et Québec n'est pas réglé :

À Québec, la réception n'a pas eu l'éclat que j'aurais souhaité. Une foule de petites difficultés avaient été accumulées sur la route, et M. Casgrain qui avait pris l'initiative de vous appeler, était comme vous l'avez observé, un peu suspect à l'épiscopat. Malgré cela, j'estime qu'en tenant compte de la différence du lieu et des circonstances, votre action à Québec aura été aussi efficace et aussi salutaire qu'elle l'avait été à Montréal. Partout

18. N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 353r<sup>o</sup>-354r<sup>o</sup>.

19. N.a.fr. 25059, f<sup>o</sup> 592-612.

20. N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 357r<sup>o</sup>-358r<sup>o</sup>.

l'impression a été profonde. M<sup>gr</sup> Bégin, esprit distingué, mais caractère un peu mou, est bon juge des choses intellectuelles. Il m'a parlé de votre conférence avec une admiration sincère.

Son confrère en épiscopat, le récalcitrant M<sup>gr</sup> Duhamel à qui votre nom faisait peur avant a publié votre gloire sur tous les tons après.

— Un prêtre n'aurait pas parlé autrement...

— Il n'aurait pas su parler aussi bien, a riposté M<sup>gr</sup> Laflamme, enfin soulagé des appréhensions que les intransigeants du catholicisme, les « castors » comme on les appelle ici, avaient perfidement insinué dans son âme timide.

En un mot succès complet, et œuvre utile. Voilà comment je résume les résultats de votre visite<sup>21</sup>.

Brunetière était revenu à New York afin d'embarquer sur la « Touraine » pour Le Havre le samedi 8 mai. Comme il l'avait signalé à Vogüé le 27 avril : « [...] nous nous embarquons le 8 mai, pour être rendus à Paris dans les environs du 16 mai<sup>22</sup> », juste pour le vingtième anniversaire de ce 16 mai 1877 qui symbolisait aux yeux des catholiques français leur exclusion de la République et dont l'affaire Dreyfus, après la courte accalmie du « ralliement », devait renouveler le souvenir sous les gouvernements Waldeck- Rousseau et Combes. Le catholicisme de Brunetière devint plus orthodoxe même si son « modernisme » et son « américanisme » le conduisirent à approuver la séparation de l'Église de l'État, et si Pie IX admit moins aisément que Léon XIII qu'un intellectuel catholique ne pratique pas sa religion. Au Canada, cependant, Brunetière devait rester longtemps en odeur de sainteté à la suite de sa visite en 1897, qui stimula les échanges entre la France et l'Université de Montréal. L'année suivante, sur sa recommandation, l'abbé Colin et le consul général firent venir Pierre de Labriolle pour enseigner la littérature française : il resta trois ans à Montréal<sup>23</sup>. Kleczkowski, qui poursuivit une correspondance chaleureuse avec Brunetière, lui rendait visite lors de ses séjours en France et le tenait informé des difficultés de sa mission au Canada : « les choses en apparence les plus simples sont bardées de complications à Montréal », lui confia-t-il en 1899 après une visite d'Edouard Rod, « littéralement chambré par M. des Étangs, empressé à faire croire aux Anglais d'ici qu'il est le protecteur attiré des lettres françaises »<sup>24</sup>. La suite

21. N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 358r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

22. Lettres de F. Brunetière et E.-M. de Vogüé », art. cité, p. 779.

23. Lettre de Kleczkowski à Brunetière du 24 mai 1898, N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 359r<sup>o</sup>-360v<sup>o</sup>.

24. Lettre du 17 novembre 1899, N.a.fr. 25041, f<sup>o</sup> 362bis r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

de ces lettres montre que Brunetière conserva jusqu'à sa mort, en 1906, une influence décisive sur les nominations de Français à l'Université de Montréal<sup>25</sup>. À Montréal comme à Québec, les étudiants s'initient à la littérature française à travers ses œuvres, pratiquement jusqu'à la Révolution tranquille.

25. N.a.fr. 25041, f° 361-388.